fatigues, que de privations nous nous imposons tous volontiers pour économiser le plus possible.

Agréez, etc.

H. Leduc, O. M. I.

LETTRE DE MGR GRANDIN A MM. LES MEMBRES DES CONSEILS CENTRAUX DE LA PROPAGATION DE LA FOI[1].

Fort Pitt (mission de Saint-François-Régis, 10 janvier 1870.

Messieurs,

C'est en voyage, comme presque toujours, et en préparant à la grâce du Jubilé une cinquantaine de chrétiens que je rencontre ici, que j'entreprends de vous écrire. Je n'ai point les notes qui me seraient nécessaires pour satisfaire pleinement votre juste curiosité. Cependant sachant que tout ce qui concerne les missions vous intéresse, comptant sur votre indulgence, et voulant m'acquitter autant que possible d'un devoir de reconnaissance envers vous et les associés de la Propagation de la foi, je vais vous écrire comme je pourrai, autant qu'on me laissera en paix. Me rendant actuellement dans la partie nord-est de mon Vicariat, je ne vous en parlerai qu'au retour de mon long voyage. Je ne vous parlerai donc cette fois que de la partie nord-ouest où je me trouve encore ; mais avant de commencer, laissez-moi vous dire, messieurs, combien

[1] Cette lettre, à laquelle se réfère celle du 1er septembre 1870, publiée dans le tome précédent, p. 335, s'était égarée dans la dispersion forcée de nos papiers au temps de la Commune Nous ne l'avons retrouvée que depuis peu. On comprendra, apres l'avoir lue, combien sa perte eût été regrettable.

l'allocation que vous avez daigné m'accorder m'a rendu heureux.

Comme je crois vous l'avoir dit, messieurs, mon éloignement des pays civilisés me met dans l'impossibilité d'administrer moi-même mes fonds, et comme ils dépendent uniquement de la Propagation de la foi, j'en ignore le montant pendant longtemps, et suis exposé à le dépenser avant de le connaître. J'espérais que les aumônes extraordinaires que j'avais reçues lors de mon voyage d'Europe me permettraient d'avoir devant moi l'avance d'une année. Mais toutes ces aumônes ont dû faire face à des dépenses extraordinaires ; mon retour, le voyage de mes nombreux compagnons, une foule d'acquisitions indispensables avec des pertes et des malheurs qui se succèdent sans cesse, tout cela, dis-je, a fait disparaître les richesses que je croyais avoir. Cependant il faut entretenir les missions ; il faut réparer les malheurs. Je demandais donc en Europe les marchandises nécessaires, ou, pour parler plus juste, *la monnaie du pays*. Mgr TACHÉ, plus à portée que moi de connaître mes fonds, et sachant avant moi le total de mes dépenses, était inquiet pour moi et me pressait de m'arrêter, m'annonçant que je devais déjà 7500 francs à la Compagnie de la baie d'Hudson, et que probablement on n'aurait pas de quoi faire face à mes demandes et payer mes dettes.

J'ai passé de bien tristes moments dans ces inhospitalières contrées ; mais je ne crois pas avoir jamais eu autant d'inquiétudes et de soucis que j'en avais alors. Je n'avais pas dépensé un sou sans la plus stricte nécessité, et cependant je me voyais déjà plus de 7000 francs de dettes : pour la première fois je me voyais chargé seul d'un vaste Vicariat où il y a beaucoup à faire et où il faut absolument se presser d'agir ; j'avais déjà dû abandonner, pour un temps du moins, deux missions importantes ;

devrais-je encore en abandonner d'autres? Tout cela, messieurs, me faisait plus souffrir que les marches forcées à la raquette, que les campements à la belle étoile par une température de 20 à 45 degrés centigrades et souvent l'estomac vide. Ces misères physiques font souffrir l'individu, mais l'œuvre ne souffre pas, et dès qu'elles ont cessé elles occasionnent plus de plaisir que de peine. Mais des dettes, mais la perspective de ne pouvoir faire l'œuvre de Dieu faute d'un misérable argent dont les suppôts de Satan ne manquent pas pour faire l'œuvre de leur maître, cela me tuait littéralement. Enfin le courrier d'été est arrivé, et j'ai eu connaissance de votre généreuse allocation. Mgr TACHÉ m'écrit que toutes mes dépenses vont être couvertes et mes dettes acquittées; il s'est trouvé lui aussi bien des fois dans ma position, s'il n'y est pas encore aujourd'hui. Tout en m'engageant à aller bien *petit à petit*, il m'invite à avoir confiance dans la Providence et dans votre œuvre qui est bien la Providence des missions. Cette nouvelle me fit du bien; votre générosité a relevé mon courage et celui de mes zélés Missionnaires dont j'étais obligé d'entraver le zèle. Je leur annonçai que comptant sur la divine Providence nous entreprendrions enfin la construction de l'église de Saint-Albert. Seulement je recommandai d'aller bien *petit à petit* pour ne pas faire de nouvelles dettes. Je crus aussi pouvoir reprendre la mission de Sainte-Anne que je m'étais vu dans la nécessité d'abandonner; j'en ai fait réparer l'église, et avant de partir pour mon long voyage j'ai pu installer un Missionnaire au milieu de ces bons métis.

Notre pays étant cédé au gouvernement canadien, cela va nous attirer assurément beaucoup d'étrangers, probablement l'écume du Canada et des États-Unis; c'est du moins ce que nous pouvons supposer par ce qui nous est venu jusqu'à présent. Nos métis sont généralement catho-

liques et bons catholiques pour peu que nous puissions les soigner; mais ils sont faibles dans le danger, et ce danger, je voudrais bien le conjurer. Parmi ces étrangers qui nous arrivent, l'élément protestant domine. Ce que veulent les ministres, c'est se fixer au milieu de nous. Nous n'avons qu'une bien petite école ; il en faudrait une qu'on pût appeler *respectable*, j'en vois la nécessité, et je ne puis que déplorer de ne pouvoir tenter cette entreprise. Bientôt, hélas ! je verrai au milieu de nous s'élever une école protestante où nos pauvres chrétiens iront puiser l'indifférence en matière de religion, peut-être même la haine de celle qu'ils ont le bonheur de connaître et de pratiquer aujourd'hui. Nos métis ont encore besoin de soins particuliers, il nous faudrait prévenir les coups qui les menacent; espérons que la Providence nous en donnera les moyens.

Les deux grandes nations sauvages qui se partagent l'ouest de mon Vicariat sont les Cris et les Pieds-Noirs. Nous avons depuis assez longtemps entrepris la conversion des Cris des bois, et nous avons parmi eux au moins deux à trois cents bons chrétiens. Quant aux Cris de la prairie, on avait toujours cru qu'il était inutile de s'en occuper; nous les trouvions si mal disposés que, ne pouvant suffire à tout, nous les laissions pour aller trouver d'autres nations mieux disposées. Un de nos Pères a obtenu, à force d'instances, d'aller passer quelques mois de l'année avec eux. Tous ne sont pas chrétiens, tous ne veulent pas l'être. Moi, surtout accoutumé à mes paisibles Montagnais qui généralement se font chrétiens, je ne pouvais croire à la conversion de ces farouches Cris. Il y a parmi eux aujourd'hui plus de cinq cents chrétiens enfants ou adultes. J'ai moi-même confessé les adultes cet automne, et j'étais stupéfait en voyant leur instruction et leurs vertus chrétiennes, bien que vivant au milieu de

parents infidèles. Ils ne sont point avancés : trente au plus ont fait leur première communion et sont confirmés ; mais enfin, cette mission est bien commencée, et promet des fruits abondants. C'est une mission d'un genre tout à fait nouveau, qu'un supérieur oserait faire, mais qu'il ose à peine permettre à d'autres. Ces sauvages vivant en société, il faut que le Missionnaire s'abandonne avec eux, les suivant dans leurs différents campements, dépendant pour la vie et pour tout, de leur charité ou plutôt de leurs caprices. La sainte messe, cette *bonne médecine qui rend le cœur fort,* le Missionnaire doit s'en priver tant qu'il ne suppose pas ses sauvages assez christianisés : outre qu'il y aurait danger à dire la sainte messe seul au milieu des infidèles, il risquerait d'être volé. Il faut que, comme le sauvage, il n'ait pas de vêtements à changer, il faut qu'il renonce au plus petit soulagement en fait de nourriture ; il boira l'eau de neige, l'eau bourbeuse dans les vases malpropres et dégoûtants des sauvages ; il devra subir tout ce que la malpropreté a de plus pénible.

C'est à ce prix, messieurs, que le R. P. Lacombe a commencé la conversion des Cris. Aujourd'hui cette mission va se continuer avec moins de difficultés ; il a lui-même introduit chez ces chrétiens et catéchumènes un jeune Père venu d'Europe avec moi, qui, à l'aide d'un Frère catéchiste qui possède parfaitement la langue, pourra continuer l'instruction de ces sauvages. Aujourd'hui tout en étant au milieu des sauvages, ils peuvent suivre la vie de communauté ; ils ont une maison de peaux qu'ils transportent avec eux ; ils disent la sainte messe chaque jour, et après avoir passé quelques mois de la sorte, ils viennent se refaire à la mission de Saint-Paul des Cris. Leur vie n'est plus aussi pénible qu'autrefois, mais cependant quelle vie de privations ! Aujourd'hui ils s'attendent à

quelque attaque nocturne de la part des Pieds-Noirs ; ils peuvent à chaque instant être victimes de quelque surprise ; ils couchent habillés pour être toujours prêts en cas d'attaque. Il faut qu'à la vie sauvage ils sachent en quelque sorte joindre la vie militaire. Voilà un peu, messieurs, la position du Missionnaire au milieu de ces sauvages.

Et grâces à Dieu, les Missionnaires que j'ai le bonheur de posséder sont tous disposés à ce genre de mission, et dernièrement encore tous ceux qui pouvaient se réunir à moi pour la retraite annuelle, me disaient de ne pas me gêner si j'avais besoin d'eux pour ces missions tout à fait exceptionnelles. Il m'en faudrait deux parmi les Cris et autant parmi les Pieds-Noirs. Ces derniers sont encore bien moins avancés que les Cris ; à part quelques-uns qui ont été faits esclaves par les Cris ou qui vivent avec les métis, ils sont tous infidèles. Je dois cependant dire que bon nombre d'enfants ont été baptisés parmi eux, ainsi que quelques adultes mourants. Le P. Lacombe a passé aussi quelques mois avec eux, il a pu apprendre un peu leur langue, étudier leurs mœurs, et surtout se faire aimer d'eux.

Ce serait donc le moment de faire un dernier effort pour les gagner à Jésus-Christ, pendant surtout que j'ai à ma disposition ce zélé Missionnaire qui, grâce à son expérience, peut ouvrir une pareille mission. Deux grands obstacles s'opposent à cette fondation : le premier, c'est comme toujours le manque d'argent ; je crains de trop entreprendre et de ne pouvoir atteindre le but. Le second, c'est la guerre de ces sauvages avec leurs voisins ; cette guerre paralyse tout, elle met en outre le Missionnaire en danger de perdre la vie, et en un autre danger que je crains davantage, celui de se compromettre avec les Cris, qui ne sont pas encore assez christianisés pour com-

prendre qu'on peut les aimer et aimer leurs ennemis.

Cependant le P. LACOMBE cherche actuellement les moyens de pénétrer dans leur camp; il sondera leurs dispositions actuelles, se perfectionnera dans leur langue, et s'il voit du danger pour sa vie, il devra revenir immédiatement, s'il le peut. Je n'ai aucune *dévotion* à la mort des Missionnaires, d'autant plus que la mort dans de pareilles circonstances ne pourrait que rendre bien plus difficile la conversion de ces sauvages. Si ce plan manque, j'en ai un autre moins dangereux, mais aussi moins expéditif. J'enverrai un jeune Père passer quelques années aux postes de la Compagnie où les Pieds-Noirs font leurs échanges. La le Père pourra les voir de temps en temps et apprendre leur langue; il ne pourra les instruire, mais quand il sera assez sûr d'eux pour les suivre et vivre comme eux avec un confrere, il les instruira et fera avec eux ce qu'on a le bonheur de faire chez les Cris aujourd'hui. Dans ces deux importantes missions, dès lors que deux Peres pourront vivre ensemble avec les sauvages, la position des Missionnaires sera supportable, et la conversion des sauvages à peu près assurée.

On me parle souvent d'amener ces sauvages à la culture et de leur faire abandonner leur vie nomade. La chasse du bufalo devenant de moins en moins productive, les sauvages seront bien obligés plus tard de trouver d'autres moyens de vivre; mais, pour les faire cultiver en masse, il nous faudrait des ressources que nous n'avons point. Les chefs cris me tourmentent actuellement pour que je leur fasse faire de petites maisons, pour que je leur donne des animaux domestiques et des instruments de labourage. Supposé que je pusse leur procurer tout cela, ce qui est absolument impossible, il faudrait veiller nous-mêmes à tout et entretenir tout, et cela pour toutes les nations que nous évangélisons. Nous élevons des enfants sauvages

dans nos écoles; nos métis en adoptent quelques-uns. Tous ces enfants ainsi élevés ne sont plus sauvages par le fait; si nous pouvions en élever davantage, ce serait le moyen le plus sûr de civiliser ces nations. Réduire des adultes au travail, à la vie civilisée, en un mot, cela paraît absolument impossible.

Si les étrangers qui vont nous venir, assure-t-on, des autres pays, voulaient nous seconder, si chaque famille chrétienne adoptait un ou deux petits sauvages, si nous pouvions multiplier nos orphelinats, je suis presque sûr qu'en moins d'un siècle, les sauvages disparaîtraient par le fait, et ne seraient point tués par la civilisation, comme on le suppose; le grand nombre de ceux qui sont élevés de la sorte prouve ce qu'on pourrait faire. Mais pour cela il nous faudrait des ressources que nous n'avons point, et que nous ne pouvons avoir. Même pour *vivoter* comme nous faisons, nous n'avons point ce qu'il nous faut. Je ne vous le demande point, messieurs, car je sais que vous ne pourrez jamais nous le procurer, mais enfin plus vous nous donnerez, plus nous pourrons faire de bien. J'en vois tant à faire, et j'ai si peu de moyens de le faire, que je quête par tous les modes possibles. Je demande à notre Supérieur général de me procurer des Missionnaires, des Frères convers surtout. J'écris à celui-ci pour qu'il paye leur voyage, à cet autre pour qu'il nous donne des vêtements, aux différentes œuvres apostoliques pour qu'elles nous viennent en aide suivant leurs fins et leurs moyens. Je fatigue tout le monde; je suis pire qu'un sauvage, mais il me semble que qui que ce soit dans ma position serait sauvage comme moi, se ferait quêteur comme moi.

Tout en vous remerciant de vos dons, messieurs, je vous en demande de nouveaux. L'irrégularité de nos courriers ne me permet point de vous envoyer le chiffre de nos dépenses; je pourrai le faire plus tard, j'espère.

L'entretien de nos missions est considérable. Nos voyages nous tuent. L'année dernière les missions de Saint-Albert et de Saint-Paul pour les différentes courses de Missionnaires, sans compter les dépenses en hommes, en provisions, en voitures, etc., ont perdu huit chevaux et deux bœufs, qui sont morts de fatigue ou sont restés dans quelque mauvais pas. Le voyage que je fais aujourd'hui, bien que je le fasse avec des chiens et non avec des chevaux, ne me coûtera pas moins de 1 000 à 1 500 francs, et cependant je voudrais que vous vissiez comment je voyage. Ces sortes de voyages vous ont été décrits bien des fois, je ne vous en dis donc rien aujourd'hui.

Veuillez bien excuser cette lettre que j'ose à peine relire tant j'y trouverais de ratures à faire, de mots peut-être à ajouter. Croyez, messieurs, que *tout sauvages* que nous sommes, nous ne pouvons oublier que c'est par vous que nous vivons et faisons le bien. Nous prions et nous faisons prier nos chrétiens pour que Dieu daigne récompenser votre zèle et votre charité, et celle de tous les associés.

Je suis avec respect, messieurs, votre très-humble et reconnaissant serviteur.

† VITAL J., O. M. I.,
Evêque de Satala.

